

Narration et historiographie. Le cas du XIX^e siècle canadien-français

Éric Bédard

Volume 3, Number 1, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024617ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024617ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bédard, É. (2002). Narration et historiographie. Le cas du XIX^e siècle canadien-français. *Mens*, 3(1), 9–26. <https://doi.org/10.7202/1024617ar>

PERSPECTIVES

NARRATION ET HISTORIOGRAPHIE. LE CAS DU XIX^E SIÈCLE CANADIEN-FRANÇAIS¹

Éric Bédard

Département d'histoire
Université McGill

Pour naître, se répandre et jouer un rôle dans le devenir de nos sociétés, la connaissance historique requiert la médiation de l'historien-écrivain. Elle n'est accessible qu'à la suite d'une transaction fondamentale entre le document et l'artisan de la mémoire qui s'évertue à donner un sens aux liasses de textes jaunis, aux paroles archaïques et aux artefacts des temps révolus. Cette médiation obligée, admise aujourd'hui par tous, prête le flanc à certaines interprétations excessives. Certains « narrativistes » radicaux ont soutenu que le récit historique n'était au fond qu'une pure fiction. Dans un contexte où les grandes lois de l'Histoire auraient éclaté les unes après les autres – Ricœur parle de l'éclatement du modèle « nomologique » – l'historien serait désormais le seul maître de son récit². D'autres, inspirés par la vague postmoderniste, renoncent à l'idée même de restituer certaines intentionnalités aux femmes et aux hommes du passé. Incapable de rendre compte de quelque vérité, qu'elle soit d'ordre philosophique ou historique, l'écriture des historiens ne serait que les reconstructions purement subjectives d'imaginaires particuliers³.

Compte tenu de la rigueur méthodologique de la discipline historique, de tels renoncements étonnent et engendrent parfois des dialogues de sourds.

Il faut cependant distinguer ces courants narrativiste et déconstructiviste de l'approche de type herméneutique défendue par Paul Ricœur en France et, aux États-Unis, par les travaux plus récents de Hayden White⁴. Loin d'être nihiliste, cette autre optique cherche à démontrer les limites d'une histoire sociale et structuraliste qui croyait avoir définitivement quitté les sentiers de la subjectivité.

Dans une certaine mesure, croit le philosophe Paul Ricœur, le travail de l'historien en est un d'*imagination*. L'altérité radicale du passé l'oblige à mettre de côté les présupposés de son époque. Pour entrevoir cet autre temps, l'historien doit disposer d'une

aptitude [...] à se dépayser, à se transporter comme par hypothèse dans un autre présent. [...] Ce transfert dans un autre présent, écrit Ricœur, qui tient au type d'objectivité de l'histoire, est bien une espèce d'*imagination* [...] Il est certain que cette imagination marque l'entrée en scène d'une subjectivité que les sciences de l'espace, de la matière et même de la vie laissent à la porte⁵.

Travail d'imagination, l'histoire est aussi une œuvre d'écriture. Qu'on le veuille ou non, la façon de narrer des événements atteste, de mille manières, de la subjectivité de l'auteur. Bien qu'elle soit obligée de respecter certaines règles reconnues par les pairs, cette médiation par le *récit* laisse une certaine latitude à l'historien-narrateur. Si l'histoire est un « récit extrêmement construit », estime Ricœur, qui requiert une *méthode* et qui mobilise de vastes connaissances⁶, le temps humain dont l'historien rend compte ne peut être ressaisi qu'à travers le langage. Par l'usage des mots, l'historien « procède

à une espèce de mouvement de reconquête du réel perdu⁷ ». À moins de revenir aux Annales du Moyen Âge ou à des chroniques sans commentaire, l'histoire ne peut s'écrire, explique Hayden White, sans la médiation du langage mis en forme. Les métaphores, l'ordonnance, l'emploi de certains épithètes ou adverbess révèlent fatalement une sensibilité personnelle de l'historien, soit par rapport aux personnages ou aux idées qu'il met en scène, soit par rapport à l'époque qu'il étudie⁸.

Ce constat n'a rien de polémique chez Ricœur et White qui ne souhaitent que mettre en valeur la nature unique de l'histoire. Activité essentielle grâce à laquelle les « hommes répètent leur appartenance à la même humanité », l'histoire est un « secteur de la communication des consciences⁹ ». Cette subjectivité de l'historien n'est, en soi, ni la manifestation d'une *fausse conscience*, encore moins l'expression voilée d'une *violence symbolique*, mais bien la preuve d'une limite qui fait la richesse de l'activité historique.

Il est tentant d'en déduire que, pour rendre compte de l'évolution d'une historiographie, on ne saurait se contenter de comparer les sources utilisées par les historiens de différentes époques en vue de dégager un *progrès* de la science historique. On ne saurait non plus se référer seulement aux partis pris idéologiques des historiens du passé en citant leurs textes engagés de seconde importance ou en faisant ressortir leurs jugements personnels exprimés çà et là tout au long d'une vie. Puisque l'histoire est aussi une narration d'événements, un récit, une *mise en intrigue* du temps humain, l'historiographe ajouterait une dimension intéressante à son étude en analysant le *langage* des historiens, les mots qu'ils utilisent pour défendre une thèse. Notre hypothèse est que deux auteurs pourraient soutenir une même interprétation générale tout en adoptant un ton différent, un langage autre qui révélerait, au delà de la pensée exprimée, un point de vue tout à fait origi-

nal. De cette analyse, l'historiographe dégagerait fort probablement chez ceux qu'il étudie une certaine sensibilité face au passé. Il percevrait une posture de chercheur patenté ou d'intellectuel engagé. Il décoderait les sédiments d'une pensée qui se structure autour de quelques idées fortes et de valeurs personnelles. À travers les mots, le plaisir évident de leur usage ou l'effort pénible de les trouver, l'historiographe en viendrait à dégager une stylisation¹⁰ qui témoignerait de l'effort de reconquête d'un sens qu'une analyse historiographique traditionnelle ne saurait percevoir.

Pour illustrer ce travail d'analyse qui nous permettrait de pousser plus loin certaines lectures historiographiques, j'aurai recours à deux exemples tirés de l'histoire du Canada français du XIX^e siècle, plus particulièrement de la période qui suit celle des rébellions. Malgré un effort de *normalisation* du passé québécois par un certain nombre de chercheurs¹¹, plusieurs historiens et observateurs de notre passé persistent à présenter l'époque qui suit l'adoption de l'Acte d'Union comme une régression historique. À partir de 1840, les Canadiens français auraient abandonné le rêve d'une nation politique pour se réfugier dans les utopies messianiques d'une nation culturelle tournée davantage vers le passé que vers l'avenir. Les chercheurs qui étudient la pensée canadienne-française de cette époque déplorent généralement ce point tournant qui, à certains égards, expliquerait le retard économique et social des Canadiens français et/ou la non-indépendance du Québec.

Il ne s'agit pas ici de discuter du bien-fondé de cette thèse centrale de l'historiographie québécoise, mais plutôt de faire ressortir deux variantes narratives d'une même interprétation de ce moment d'histoire. La première traite du rôle joué par l'historien François-Xavier Garneau alors que la seconde renvoie à la responsabilité historique de la génération de 1840

dans le destin du Canada français. En dépit d'une lecture assez similaire des événements, il est possible de dégager des sensibilités assez différentes selon les narrateurs, qui chacune dénote un certain rapport au passé.

1. Le rôle de François-Xavier Garneau

Notre premier exemple renvoie à l'œuvre de François-Xavier Garneau, qui serait en partie responsable du tournant conservateur des années 1840. L'homme et l'œuvre sont cependant complexes, et les exégètes de sa démarche autant que de sa pensée n'en finissent pas d'épiloguer sur son compte. Comment expliquer que ce soit cet homme en particulier qui ait eu l'idée de faire œuvre en écrivant l'histoire de son « peuple » ? Comment expliquer également l'inflexion d'un récit qui commence par une claire profession de foi aux grands idéaux des Lumières et se termine par un plaidoyer conservateur en faveur de la sauvegarde des acquis ?

Deux narrateurs pourraient nous éclairer ; partageant essentiellement la même analyse, ils nous présentent pourtant des Garneau très différents.

Serge Gagnon

Serge Gagnon est certainement l'un des historiographes les plus respectés de sa génération. En 1966, il publiait un premier article sur l'historiographie canadienne-française qui nous permettait déjà de retracer les contours d'une « conscience historique » à l'origine d'une « révolution québécoise » en cours¹². Dix ans plus tard, il publiait sa thèse de doctorat consacrée à l'historiographie canadienne-française du XIX^e siècle. Gagnon y accorde une place importante à Garneau. Caractéristique de cette époque, l'analyse de Gagnon s'attarde davantage aux « cadres sociaux de la connaissance¹³ » qu'à

une généalogie des idées sur l'histoire ou la nature des peuples qui auraient pu inspirer Garneau. Plus intéressé par ce qu'incarne Garneau dans la société canadienne-française de son époque que par ce qu'il écrit, Gagnon ne daigne pas retracer ses influences intellectuelles : « laissons à d'autres, écrit-il, cet étalage encyclopédique, luxe d'érudition peu utile à notre propos¹⁴ ». Tout au plus, Gagnon se contente de présenter Garneau comme un « historien libéral et nationaliste bien de son temps¹⁵ ». L'historiographe s'intéresse peu à l'homme Garneau, à ses rêves, ses espoirs et ses aspirations. Le Garneau qui intéresse Gagnon, c'est le représentant objectif d'une certaine classe de Canadiens français. Le véritable rôle de ce premier historien national aurait été de répondre « aux attentes d'un groupe social déterminé¹⁶ ». Garneau n'est pas l'homme libre que l'on croit – il n'est pas un écrivain – mais le modeste porte-étendard d'un clan.

Comment, dès lors, comprendre le glissement du récit, des Lumières vers le conservatisme ? Surtout, semble nous dire Gagnon, n'allons pas chercher de réponses dans la vie intérieure de l'auteur. Tout n'est qu'affaire d'époque et de rapport de forces entre classes sociales. Après avoir décrit le contexte des années 1840 (fin du rêve d'indépendance de 1837-38, emprise croissante des clercs, réconciliation des bourgeoisies d'affaires et libérale), Gagnon écrit :

L'historien finit par se convertir à l'idéologie de conservation formulée par les clercs alliés aux bourgeoisies. En somme, le réaménagement des rapports sociaux au cours des années 1840 est responsable des contradictions, des ambiguïtés, des hésitations que révèle l'œuvre historique de Garneau¹⁷.

Si Garneau lit des documents par milliers, s'il écrit, rature et recommence d'édition en édition, cela n'a rien à voir avec une quête personnelle particulière. En dernier ressort,

ce n'est pas Garneau qui est *responsable* de son œuvre, mais les classes dont il serait l'obéissant porte-parole.

Gilles Marcotte

Opposons ce récit à celui d'un autre lecteur de Garneau : Gilles Marcotte. Il faut noter tout d'abord que, chez Marcotte autant que chez Gagnon, il y a cette idée d'une régression de la société canadienne-française après 1837-38. Chez les deux auteurs, il est entendu que Garneau inaugure ce « long hiver de la survivance ». Dans l'esprit de Gilles Marcotte,

il y a un conservatisme hystérique, le plus répandu certes parmi les élites du XIX^e siècle, qui revêt le présent, si pauvre soit-il, des couleurs criardes de l'utopie, qui transforme instantanément le manque en gloire, qui joue de l'équivoque entre la privation matérielle et les valeurs spirituelles ; et qui, entre autres effets, fait lire l'Histoire du Canada comme un poème patriotique¹⁸.

Cela dit, il est cependant permis, estime Marcotte, d'examiner d'un peu plus près les conditions réelles dans lesquelles l'œuvre de Garneau a été conçue, écrite puis publiée. Dans un article remarquable, trop peu connu des historiens, Marcotte ne tente ni de *réhabiliter* Garneau, ni de faire à nouveau de son œuvre un « poème patriotique », mais attire plutôt notre attention sur le destin de l'homme.

Tout jugement sur cette œuvre, nous dit Marcotte, doit en premier lieu tenir compte de ses conditions d'écriture. Ces pages de l'*Histoire du Canada*, remarque-t-il, sont :

écrites, au cours de longues soirées studieuses, par un notaire in partibus caissier de banque, traducteur, greffier municipal, journaliste, un peu poète – qui n'avait même pas fait son cours classique¹⁹.

L'homme n'a aucune institution derrière lui. À l'époque où il écrit son *Histoire*, l'Université Laval n'a pas encore été fondée. Le milieu de son élaboration est « d'une très grande pauvreté, à la limite de l'inexistence²⁰ ». Cette pauvreté n'est pas qu'institutionnelle. Marcotte insiste aussi sur le fait que Garneau est l'un de nos premiers « retours d'Europe », et peut de ce fait mesurer l'écart culturel qui sépare le Canada français des grandes métropoles européennes. À cet écart qui lui pèse certainement, s'ajoutent la terrible défaite de 1837, l'humiliation du rapport Durham et le coup de force de l'Acte d'Union.

Certes, nous dit Marcotte, Garneau rêvait d'autre chose pour son peuple, d'une histoire *autre*, plus héroïque et frondeuse. C'est celle-là, on le sent bien, qu'il aurait aimé écrire. Cet espoir, on le retrouve dans son *Discours préliminaire* où brille la flamme de l'universalisme des Lumières. Garneau, « l'écrivain de ses lectures », rêvait d'une œuvre comparable à celle de ses maîtres Thierry et Michelet. Au fil des pages, cependant, il mesure les limites de son talent littéraire et conclut bien prudemment par les phrases que l'on connaît²¹. Le conservatisme de Garneau, nous dit Marcotte, n'a rien d'un parti pris enthousiaste, « il a la rudesse, la sobriété d'un constat²² » et témoigne d'une « souffrance, d'une conversion forcée²³ ».

Gagnon et Marcotte partagent une lecture assez similaire de l'époque qui suit les rébellions, mais quelle différence de ton ! Le premier insère Garneau dans une mécanique de rapports sociaux ; le second l'accompagne dans une aventure intellectuelle à la conclusion inconnue. Deux analyses, mais surtout deux façons de narrer, de rendre compte d'un destin : l'une froide et sans humanité, l'autre chaude et empathique.

2. La « génération » des années 1840

Dans l'historiographie, ce qu'il serait convenu d'appeler la « génération » des années 1840 a généralement mauvaise presse. Si un certain nombre d'historiens préoccupés par la trame sociale et économique insistent pour dire que le peuple canadien-français, déjà, vivait à l'heure avancée d'une société qui effectuait peu à peu sa transition vers le capitalisme, en revanche, la plupart s'entendent pour souligner le déphasage d'une élite pusillanime qui préférait choisir le passé plutôt que l'avenir, la France plutôt que l'Amérique, l'agriculture plutôt que l'industrie, etc.

Pour ne citer qu'un exemple, cette représentation, dans ses grands traits, est partagée autant par Gérard Bouchard que par Fernand Dumont. Toutefois, tout comme chez Gagnon et Marcotte, si les deux narrateurs de notre passé sont essentiellement sur la même longueur d'onde quant au cadre général de l'époque et sur les conséquences d'une telle situation, le ton utilisé et la narration des événements diffèrent grandement.

Gérard Bouchard

Dans sa *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Bouchard maintient cette interprétation, présente dans notre historiographie depuis les premiers moments de la Révolution tranquille. Les aspirations du peuple canadien-français, explique l'auteur de *Mistouk*, auraient été bloquées par une élite conservatrice et mal avertie. Écoutons Bouchard :

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le Canada français s'était engagé dans cette immense entreprise humaine qu'a été la création du Nouveau Monde, il avait participé au même destin que les autres collectivités des Amériques [...] ; et le voici qui, subitement, choisit d'opérer une volte-face et se comporte comme une

nation du monde ancien²⁴ [...] [N]ous avons constaté durant cette période l'absence de véritables utopies de rupture qui auraient embrassé le Nouveau Monde en l'exaltant, pour y dessiner des destins merveilleux, extravagants [...] [C]es espaces d'aventure et de liberté, d'ensauvagement et de conquête, qui ont fasciné les coureurs des bois et nourri l'esprit du peuple, les lettrés se sont refusés à les traduire dans toute leur lumière et leur mystère²⁵.

Ce qui frappe en second lieu dans cet extrait, c'est le lourd ressentiment de Bouchard à l'égard de ces « lettrés » qui « se sont refusés » à suivre « l'esprit du *peuple* ». À le lire, on a le sentiment d'une décision volontaire et définitive de la part de ces *lettrés*. Ces derniers auraient délibérément choisi de stopper cet éveil continental du peuple pour lui imposer une utopie de remplacement. Ce qui se passe en 1840, c'est une « volte-face », un détournement de l'*esprit* au profit d'une conception étriquée de la vie et du monde. Les *lettrés* seraient restés sourds à l'appel du *peuple*. Cette infraction est jugée sans ménagement.

Une question demeure en suspens : pourquoi ces lettrés ont-ils emprunté cette voie plutôt qu'une autre ? Chez Bouchard, cette interprétation s'apparente à un froid constat. « Nous avons constaté » note-t-il avec distance. Tout autre chercheur tentant d'y voir clair en tirerait les mêmes conclusions, devons-nous comprendre. En somme, pas de dialogue possible entre ces anciens dans l'erreur et Bouchard-l'homme-de-science, mais un verdict qui tombe sans appel.

Fernand Dumont

Opposons ces extraits caractéristiques de la narration bouchardienne à d'autres, tout aussi caractéristiques, croyons-nous, de Fernand Dumont. C'est au sociologue de l'Univer-

sité Laval que l'on doit la métaphore de l'« hiver de la survivance » pour caractériser la période postrébellions. L'expression est restée, en grande partie grâce à sa force évocatrice et à son lyrisme. Elle atteste d'une musique des mots tout à fait particulière à Dumont. On ne doit donc pas se surprendre du ton qu'il emploie pour décrire cette « génération » des années 1840. Moins tranchant, plus empathique, Dumont expliquait dans un texte paru pour la première fois en 1966 que

[C]'est l'échec des aînés et l'incertitude tragique du présent qui, nous semble-t-il, firent refluer beaucoup de jeunes esprits vers un passé d'autant plus lointain qu'il devait, à la fois, permettre l'expression de la nostalgie d'une existence exaltante et fournir la garantie d'un avenir possible par-delà les angoisses du présent²⁶.

Vingt-sept ans plus tard, dans la conclusion de sa célèbre *Genèse*, Dumont revient sur cette période. L'empathie est toujours au rendez-vous :

Il n'est pas défendu non plus de s'émouvoir aux rêves des utopistes du XIX^e siècle ou aux récits des vieux historiens, romanciers ou poètes appelant à la rescousse les souvenirs du passé. Il est même permis de reconnaître quelque mérite aux nationalistes d'antan, conservateurs par principe et par nécessité peut-être, qui ont proclamé l'existence d'un peuple aux heures les plus difficiles et dressé, faute de mieux, de modestes et parfois dérisoires barricades²⁷.

Malgré un constat macrohistorique assez similaire à celui de Bouchard – un après 1840 synonyme de régression – on ressent chez Dumont une posture très différente, plus ouverte, plus compréhensive face à cette génération des années 1840 aux prises avec « l'incertitude tragique du présent ». Pour ceux qui ont connu cette époque, l'avenir était sombre, nous dit Dumont. Le présent était un brouillard et nul n'avait la certitude du chemin à emprunter.

Dumont évoque également « l'échec des aînés ». Il n'y a là ni condamnation, ni approbation mais une donnée de l'histoire qu'il ne faudrait pas ignorer. Blessure dans la chair d'une jeune nation en train de naître, cet échec des aînés marque ceux qui parviennent à l'âge adulte durant les années 1840. Après les Troubles de 1837-38, ces « jeunes esprits », « conservateurs par principe et par nécessité peut-être » – peut-être : pas de certitude – vivant les « heures les plus difficiles » – qu'aurions-nous fait durant ces pénibles moments ? – devaient s'accrocher, tant bien que mal, à ce qui leur restait : un passé. Seul ce passé leur procurait la certitude d'exister « par-delà les angoisses du présent ». Seul ce passé semblait le garant d'une existence par ailleurs précaire.

Cette compréhension de Dumont met en jeu la dramatique existentielle d'hommes qui cherchent à donner un sens à leur vie collective et personnelle. Elle met également en scène l'éternelle dynamique des générations. Les jeunes des années 1840, semble dire Dumont, ne proposent pas un contre-programme à celui de 1837-38 qui aurait été ourdi dans les antichambres de la contre-révolution européenne. Ils réagissent aux nécessités de leur époque et tentent, « faute de mieux », d'ériger ce qui peut nous apparaître aujourd'hui comme de « dérisoires barricades ».

Certains commentateurs de la pensée de Dumont qualifient ce dernier de parolier mélancolique. Les multiples défaites qui ponctueraient le parcours de la collectivité canadienne-française et québécoise constitueraient, à ses yeux, l'essence de l'identité québécoise²⁸. Cette narration compréhensive et empathique de Dumont correspondrait au récit de l'inachèvement d'une nation²⁹. Ces pertinentes analyses ne déprécient en rien l'intérêt de la narration dumontienne pour laquelle on cherche à ressaisir le parcours d'une génération du XIX^e siècle. On peut ne pas partager le grand projet de Du-

mont – ses finalités politiques autant que normatives – tout en appréciant son langage à l'égard du passé et en reconnaissant une valeur intrinsèque à la manière employée pour rendre compte des espoirs et des déceptions de femmes et d'hommes aux prises avec un contexte difficile. Pour accéder à cette mémoire, pour reprendre le fil rompu d'une continuité historique, il ne faudrait pas se priver de la qualité d'une telle narration simplement parce qu'on ne souscrit pas aux intentions ultimes de l'auteur.

En lisant Gérard Bouchard, par exemple, on ne ressent pas cette contingence du présent ni cette dramatique existentielle des sujets de l'histoire. Bouchard est l'homme des certitudes. En 1840, estime Dumont de son côté, toute une génération faisait face à une impasse et le recours à la mémoire fut l'une des façons de reprendre pied. Si les deux conviennent d'une régression, d'un cul-de-sac collectif, les récits en présence résonnent de tonalités tout à fait différentes. Certes, ceux-ci renvoient en dernier ressort à des interprétations divergentes de la condition québécoise, mais là ne s'arrêtent pas les distinctions. Un lecteur sensible mais étranger aux débats politiques québécois percevrait probablement une différence de sensibilité.

* * *

La posture herméneutique présente chez Marcotte et Dumont enrichit considérablement la transmission de la connaissance historique. Le vaste public des lecteurs et des passionnés du passé n'attend pas seulement des historiens professionnels qu'ils ouvrent de nouveaux « chantiers de recherche ». Il veut se reconnaître dans l'humanité de leurs devanciers, qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs. Ces lecteurs veulent sentir que les grands troubles de leur existence, personnelle et collective, furent le lot des générations antérieures. Car avant

d'être un passé clos, cet autrefois fut aussi un présent, plein de possibilités. Chez Gagnon et Bouchard, on ne sent pas cette humanité. Cette distance de chercheur patenté ne voile-t-elle pas l'essentiel de l'expérience des générations passées ?

Dans un ouvrage assez récent, Roger Chartier explique que les historiens de sa génération ont vu les « certitudes [méthodologiques] anciennes³⁰ » s'effondrer les unes après les autres. La précision de la méthode sérielle, la justesse d'une approche par les structures, la croyance dans l'objectivité de l'historien ont perdu, avec les décennies, de leur lustre. Ces certitudes, ajoutera-t-on, n'étaient pas que méthodologiques. Les historiens qui les affichaient vivaient eux aussi dans l'histoire et partageaient les certitudes de leur temps : une foi souvent naïve dans les bienfaits du progrès, le sentiment altier d'incarner la première génération à vivre dans la vérité de la Science, l'idée que des élites mesquines avaient bloqué, consciemment ou non, les nobles aspirations d'un peuple vertueux par essence.

Ces douces illusions se sont peu à peu dissipées. Le cas de Serge Gagnon est à cet égard particulièrement frappant. Peu à peu, celui-ci tourne le dos à une approche scientifique. En 1993, il admet que « [l]e refus de reconnaître la marge d'autodétermination de la personne a conduit à l'impasse épistémologique³¹ ». Dans son cas, ce tournant résulte d'un changement d'objet d'étude et d'une réflexion personnelle³². Dans un ouvrage qui marque un point tournant dans sa carrière d'historien, Gagnon admet que « l'historien souhaite plus ou moins combler les attentes des hommes et des femmes de son temps³³ ». Les œuvres les plus récentes de Gagnon n'adoptent pas le même langage que les premières. L'homme n'a plus les certitudes d'antan.

Dans un tel contexte d'incertitude, quelle est la pertinence de l'histoire, son utilité ? Dans la conclusion de son

grand classique, Henri-Irénée Marrou explique que l'une des grandes finalités de l'histoire est de transmettre une « leçon d'humanité », d'enrichir notre « univers intérieur par la reprise des valeurs culturelles récupérées dans le passé³⁴ ». En d'autres termes : « la connaissance historique dilate, dans des proportions pratiquement illimitées, ma connaissance de l'homme, de sa réalité multiforme, de ses virtualités infinies³⁵ ». Ces virtualités dont parle Marrou renvoie à un grand nombre d'intentions du passé, formulées par des gens de toutes sortes de tendances et d'horizons. Mieux comprises, ressaisies dans leur contexte, notamment grâce à l'histoire des idées, ces multiples intentions nous rassurent sur les perspectives souvent infinies qui s'offrent à l'homme.

L'histoire peut nous permettre de ressentir en nous ces « virtualités infinies » afin de ne pas sombrer dans le désespoir ou le néant. À travers un personnage, un groupe, une époque, un pays, on découvre des gens qui se posaient des questions, qui doutaient d'eux-mêmes, qui cherchaient à tâtons des pistes d'avenir et qui ont su rebondir, pour le meilleur ou pour le pire...

Pour rendre compte de ces « virtualités infinies », l'historien devra toutefois recourir à un certain type de narration, avec les inquiétudes qui s'imposent.

NOTES

¹ Ce texte est une version remaniée d'un exposé présenté le 22 mars 2002 dans le cadre des séminaires sur la mémoire du Centre interdisciplinaire de recherche sur la citoyenneté et les minorités (Circem) de l'Université d'Ottawa dirigé par le professeur Joseph Yvon Thériault. Je remercie ce dernier pour l'invitation, ainsi que les professeurs Daniel Tanguay et É.-Martin Meunier pour leurs commentaires critiques qui m'ont permis d'enrichir ma réflexion.

² Deux exemples de cette position : Paul Veyne. *Comment on écrit l'histoire*. Paris, Seuil, 1971. 349 p. ; Hayden White, *Metahistory: The Historical Imagina-*

tion in *Nineteenth-Century Europe*. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1973. 448 p.

³ C'est la thèse de Jacques Derrida, dans *L'écriture et la différence*. Paris, Seuil, 1967. 435 p. (Coll. « Tel Quel »).

⁴ Hayden White. *The Content of the Form. Narrative Discourse and Historical Representation*. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1987. 244 p. Dans l'un des chapitres de cet ouvrage, White, influencé par Ricœur, intègre certaines nuances par rapport à ses thèses narrativistes du départ.

⁵ Paul Ricœur, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1955, pp. 30-31.

⁶ L'histoire peut *expliquer* un certain nombre de choses, elle n'est pas pure fiction. Critiquant le dernier ouvrage de Jocelyn Létourneau, François Dumont écrit : « Tout se passe comme si le *problème québécois* était uniquement un problème d'aménagement idéologique par la narration [...] Il suffirait, dans un nouveau récit, d'éviter les travers du ressentiment et du tragique. » Voir François Dumont, « Refaire l'histoire », *Voix et images*, n° 78 (printemps 2001), p. 622.

⁷ Paul Ricœur, *La critique et la conviction*, Paris, Hachette, 1995, pp. 130-133. (Coll. « Pluriel ») ; Paul Ricœur, *Temps et récit. 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983, pp. 105-169. (Coll. « Points / essais »).

⁸ Hayden White, « The Value of Narrativity in the Representation of Reality », *The Content of the Form, op. cit.*, pp. 1-25.

⁹ Paul Ricœur, *Histoire et vérité, op. cit.*, p. 32.

¹⁰ Fernand Dumont oppose la *stylisation* à la *connaissance* : la première « est toujours reconquête d'un sens du monde » ; la seconde, une « réduction de ce sens à des procédés de rationalisation et de calcul ». Voir Fernand Dumont, *Le lieu de l'homme*, Montréal, Fides, 1994, p. 44. (Coll. « du Nénuphar »).

¹¹ Voir le chapitre intitulé « Searching for a Normal Quebec : Revisionism and Beyond », dans Ronald Rudin. *Making History in Twentieth-Century Quebec*. Toronto, University of Toronto Press, 1997, pp. 171-218.

¹² Serge Gagnon. « Pour une conscience historique de la révolution québécoise ». *Cité libre*, n° 83, janvier 1966, pp. 4-19.

¹³ Dans un article publié en 1973, Gagnon estime que l'historiographe « doit reconnaître que sa propre enquête est elle-même tributaire de certains conditionnements psychologiques et sociaux ». Voir Serge Gagnon, « La nature et le rôle de l'historiographie – postulats pour une sociologie de la connaissance

historique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 26, n° 4, mars 1973, p. 479. Dans un texte publié trois ans plus tard, Gagnon critique les méthodes utilisées dans le champ de l'histoire des « idéologies » de son époque. Il rejette à la fois « l'approche dite des influences » – celle de Marcel Trudel, Pierre Savard, Claude Galarneau – tout autant que celle qui se contente de « l'examen de la structure interne du discours idéologique » – celle de Fernand Dumont. Se référant au déterminisme socioéconomique de Marx, Gagnon estime que l'historien des *idéologies* doit avant tout étudier « l'ensemble des conditionnements qui, dans la totalité sociale, expliquent l'orientation des idéologies québécoises ». Avant d'étudier les idées, il faut saisir « la situation, l'identité des idéologues, leurs assises économiques, leur position relative dans l'échelle sociale, le degré de prestige dont ils jouissent, la part qui leur revient dans la distribution du pouvoir. » Voir Serge Gagnon, « L'histoire des idéologies québécoises : quinze ans de réalisation », *Histoire sociale / Social History*, vol. IX, n° 17 (mai 1976), pp. 17-18.

¹⁴ Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978, p. 289.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 292.

¹⁷ *Ibid.*, p. 320.

¹⁸ Gilles Marcotte, « La voie honorable », *Études françaises*, vol. 30, n° 3 (1995), p. 66.

¹⁹ *Ibid.*, p. 49.

²⁰ *Ibid.*, p. 56.

²¹ « Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes ; qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent point séduire par le brillant des nouveautés sociales et politiques ! [...] une partie de notre force vient de nos traditions ; ne nous en éloignons ou ne les changeons que graduellement. » François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada français*, Montréal, François Beauval éditeur, 1976, pp. 288-289.

²² Marcotte, *loc. cit.*, p. 66.

²³ *Ibid.*, p. 68.

²⁴ Aux yeux de Bouchard, « monde ancien » est synonyme de « référence française », « symbolique de l'enracinement et de l'héritage », « célébration du

passé », « mémoire longue ». Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*. Montréal, Boréal, 2000. 503 p.

²⁵ *Ibid.*, p. 156.

²⁶ Fernand Dumont, « Idéologie et conscience historique dans la société canadienne-française du XIXe siècle », dans Jean-Paul Bernard (dir.), *Les idéologies québécoises au 19^e siècle*, Montréal, Boréal express, 1973, p. 74.

²⁷ Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, p. 331.

²⁸ C'est l'opinion formulée par Jocelyn Maclure, *Récits identitaires. Le Québec à l'épreuve du pluralisme*, Montréal, Québec / Amérique, 2000, p. 71.

²⁹ Jocelyn Létourneau est également de ceux qui reprochent au récit dumontien son « épistémè de la misère et de la mélancolie ». Jocelyn Létourneau, *Passer à l'avenir*, Montréal, Boréal, 2000, p. 141.

³⁰ Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 91.

³¹ Serge Gagnon, « Une critique des sens de l'intime », dans Serge Gagnon et Manon Brunet, *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, IQRC, 1993, p. 246.

³² Voir Serge Gagnon, « À propos de Ronald Rudin », *Le passé composé*, Montréal, VLB, 1999, pp. 143-167.

³³ Serge Gagnon, *Mourir hier et aujourd'hui*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1987, pp. 2-3.

³⁴ Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1958, p. 251.

³⁵ *Ibid.*, p. 250.